

ITINÉRAIRE D'UN GÉOMORPHOLOGUE DANS SES RELATIONS AVEC LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

Albert PISSART

Abstract

After two years as a secondary school teacher and a career as an university professor, Albert Pissart explains not only the reasons why he chose physical geography but also the more recent divergence of physical geography, notably geomorphology, from human geography. Nevertheless, and in total agreement with Madame Mérenne, he has always championed the unity of the geographical discipline.

Keywords

unity of geography

Mots-clés

unité de la géographie

Au moment où elle arrive à l'honorariat, je tiens à témoigner ici de mon estime et de mon admiration pour l'ensemble de l'œuvre de Madame Mérenne. Cette admiration concerne d'abord son apport scientifique international qui la place parmi les grands noms de la géographie francophone. Elle porte aussi sur les résultats considérables de son inlassable activité non seulement dans la section mais aussi dans l'Université, la région et la Belgique. Pendant des décennies, elle a défendu avec acharnement la place des géographes et de la géographie dans tous les domaines. En qualité de collègue, j'ai mesuré le rôle exceptionnel qu'elle occupait dans la section. Elle y a créé et développé le Segefa qui non seulement a donné du travail à de nombreux diplômés mais aussi les a spécialisés en leur donnant par la pratique une compétence qu'ils n'auraient pu acquérir par des cours *ex-cathedra*.

Le texte ci-dessous se rapportant aux maigres contacts de « ma » géographie avec la sienne, a pour but de lui exprimer mes remerciements pour tout le travail qu'elle a réalisé pour la géographie liégeoise.

Au départ, je n'avais pas spécialement une vocation géographique. Bien que Monsieur Marcel Dubois ait été mon professeur de géographie à l'Athénée de Liège, ce n'est pas son excellent enseignement qui m'a décidé à choisir notre section en 1948. En fait, mon cousin Maurice Duchesne avait décidé de faire (comme son frère aîné d'ailleurs) des études de géographie et, comme nous étions très liés, j'ai décidé de l'accompagner.

Ma vocation pour la géographie physique a été également tardive! Au début de la première licence en effet, c'est en

géographie économique que j'aurais voulu préparer un travail de fin d'études. Monsieur Tulippe, qui venait de reprendre l'enseignement de Monsieur Delmer, ne m'a guère permis d'hésiter. Puisque je le choisisais comme promoteur de mon travail de licence, il entendait que j'étudie les remembrements, comme plusieurs de mes condisciples, entre autres Charles Christians et Alfred Devillers. Cela ne me convenait guère, aussi ai-je choisi la géomorphologie et accepté la proposition de Monsieur Paul Macar d'étudier les accumulations pierreuses en Ardenne. Ainsi s'est décidée mon orientation définitive vers la géographie physique !

Monsieur Macar, qui était ingénieur des mines et ingénieur géologue, avait l'expérience des levés de terrain et nous y avait entraînés par le cours de géologie de deuxième candidature. C'est en parcourant les Hautes Fagnes pour mon travail de licence que j'ai aimé la géographie physique. Les recherches sur le terrain, quoique rebutantes au début, ont fini par me passionner. J'ai été confronté d'emblée, sans guère m'en rendre compte, au cœur d'une révolution qui considérait la morphologie actuelle comme héritée avant tout des périodes froides du Quaternaire. Tout ce qui ne s'expliquait pas par la géomorphologie dite «normale» que nous enseignait P. Macar était alors soupçonné d'être périglaciaire. En France, ce mouvement était conduit par André Cailleux et Jean Tricart, et en Pologne par Jan Dylík. Cette question m'a captivé et après la licence en géographie, j'ai continué à m'intéresser à la géomorphologie. C'est ainsi que, pendant mon service militaire, j'ai découvert les viviers des Hautes Fagnes sur les photos aériennes de l'Institut géographique militaire, auxquelles j'avais accès comme officier de réserve.

Par la suite, pendant plus de 2 ans, j'ai enseigné dans le secondaire la géographie aussi bien physique qu'humaine. Le programme imposé ne permettait guère de consacrer beaucoup de temps à la partie physique. La formation pédagogique reçue à l'université nous avait montré que les cours ne pouvaient s'improviser mais devaient être soigneusement préparés. Les deux années que j'ai passées dans le secondaire ont été deux années de travail intensif pour assimiler les matières qu'il convenait d'enseigner et dont on ne nous avait jamais parlé à l'université. À Chimay, j'ai assumé, dès mon arrivée, 25 heures dans toutes les classes de l'Athénée depuis les familiales jusqu'à la rhétorique. À Verviers, mon enseignement a été allégé : je ne donnais plus de cours en familiale, ni dans la première année d'humanités. Cela me laissait plus de temps et c'est alors que j'ai publié mon premier article sur les viviers des Hautes Fagnes. Par ailleurs, pendant les vacances scolaires, grâce à une bourse de voyage du gouvernement, j'ai fait des stages à Strasbourg et à Paris près des professeurs Tricart et Cailleux chez qui Monsieur Macar m'avait envoyé.

Jean Alexandre, qui était assistant pendant mes études, a été nommé après son doctorat en 1956 professeur à l'Université d'Élisabethville et P. Macar m'a alors proposé de le remplacer à Liège. À partir de ce moment, je me suis consacré entièrement à la géomorphologie et à la géologie du Quaternaire. Comme j'étais concentré sur la réalisation d'un doctorat que j'ai présenté en 1960, les géographies humaine, régionale et économique sont définitivement sorties de mon champ de préoccupation.

L'unité de la géographie n'était pas mise en cause à ce moment. Nos étudiants se destinaient en grande majorité à l'enseignement secondaire et le programme des cours universitaires avait été conçu pour préparer au mieux les futurs professeurs. La géographie régionale, faisant la synthèse des connaissances, constituait à ce moment le seul enseignement où toutes les parties de la géographie se rencontraient. En 1950, cet enseignement de régionale considérait uniquement les régions de la Belgique. Les contraintes physiques (localisant par exemple des exploitations agricoles près de points d'eau) étaient alors toujours apparentes. Avec la dispersion de l'habitat, l'extension des villes, la migration des populations vers les campagnes, l'importance de ces contraintes s'est réduite au point de disparaître. L'objet même de la géographie régionale de la Belgique traitant des caractères aussi bien physiques qu'humains a pratiquement disparu et les liens étroits existant entre géographie physique et géographie humaine se sont, dans notre pays, à ce point dilués que souvent il ne s'agit plus que de liens historiques. Dès lors les différents aspects de la géographie ont évolué séparément.

Les recherches de plus en plus spécialisées ont affaibli l'unité de la géographie. Les processus périglaciaires

qui expliquent comment les limons se sont déposés, ou encore la datation des sols fossiles qui y sont présents, n'ont aucune conséquence sur les exploitations agricoles. La thèse de doctorat d'Arthur Bollinne (1982), consacrée à l'érosion des sols, est un des rares doctorats de géographie physique ayant des implications directes avec les préoccupations d'autres géographes. Les recherches se sont ainsi progressivement éloignées. J'ai consacré, à partir des années 1980, plusieurs heures de cours aux catastrophes naturelles ; ce n'était pas pour faire le lien avec la géographie humaine mais bien pour fournir aux futurs enseignants une information indispensable lorsque l'actualité les amènera à parler de ces questions.

La spécialisation dans chaque domaine dans le cadre d'une préparation à la recherche exige maintenant une formation bien plus importante que celle de professeur du secondaire. Faut-il, en conséquence, faire éclater la géographie et séparer géographie physique et géographie humaine ? C'est une question à laquelle nous avons été confrontés pendant notre carrière. Les opinions sont toujours divisées actuellement.

Le nombre de géographes se destinant à l'enseignement ayant fortement diminué, la formation traditionnelle des géographes a été remise en cause et orientée, d'abord timidement, vers une plus grande spécialisation. Il est actuellement de nos jours un domaine où les géographies se complètent à savoir les études d'incidence et les plans d'aménagement où problèmes de géographie physique et de géographie humaine se rejoignent toujours. La formation traditionnelle rassemblant les deux aspects est une excellente préparation pour aborder ces questions. Mais, dans ce domaine appliqué, la préparation est-elle suffisante ? C'est uniquement dans le domaine de leurs travaux de fin d'études que nos étudiants sont assez formés. Alors, retenons que le diplôme de géographe, comme tous ceux délivrés à l'université, est plus un diplôme d'aptitude qu'une formation professionnelle.

Confrontée de plus en plus fortement, au cours des années, à cette question d'éclatement de la géographie, Madame Mérenne a toujours défendu l'unité de notre discipline. Je crois aussi que c'était la seule façon de nous distinguer des disciplines voisines qui, de plus en plus, s'approprient nos sujets d'études traditionnels. La survie de la géographie est liée à ce choix et, au terme de sa carrière universitaire, je remercie Madame Mérenne d'avoir défendu brillamment cette option.

Coordonnées de l'auteur :

Albert PISSART
Professeur émérite
Département de Géographie
Université de Liège
A.Pissart@ulg.ac.be